

## Que reste-t-il de nos rockeurs?

Mario-L. Maltais

Number 73, March 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45293ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Maltais, M.-L. (1989). Que reste-t-il de nos rockeurs? *Québec français*, (73), 92-93.

## Que reste-t-il de nos rockeurs ?

Mario-L. Maltais

### Gerry Boulet

Le retour du rockeur Gerry Boulet, cancer aidant — dieu qu'on est sensible au malheur au Québec ! — n'aura pas passé inaperçu. Et moi, comme point majeur d'intérêt, je retiens autre chose que la soi-disant lutte d'un homme contre la maladie. Je retiens cette page de l'œuvre d'un rockeur qui a vécu sa vie au « maximum », comme le dit le titre de l'une des chansons du microsillon. Car Gerry Boulet, c'est d'abord et avant tout la voix déchirée et hurlante du groupe rock « Offenbach », première véritable institution québécoise en la matière. Quand on hurle, c'est qu'on souffre, quand on souffre, c'est qu'on est malade. Malade d'amour ou cancéreux, dans les deux cas, c'est pas les fleurs.

Il n'y a pas que d'excellentes chansons dans ce *Rendez-vous doux* de Gerry Boulet (Disques Doubles DO 30005) : deux ou trois sont en effet assez décevantes. Je pense ici à la chanson titre et à « Angela » qui, bien qu'elles ne soient pas inintéressantes, ne pèchent pas par excès d'originalité. Les clichés de l'amoureux transi, un peu adolescents sur le tard, surprennent dans la bouche d'un rockeur dont on tambourine la plénitude du vécu. Faut-il le répéter, tout l'art réside dans la manière de rendre les sentiments.

Cela dit, autant l'auteure Denise Boucher s'est frappé le museau en écrivant « Angela », autant elle a pondu une chanson magistrale avec « Un beau grand bateau », chanson où l'auteure prouve que la poésie a toujours sa place comme composante du texte chansonnier. Deux textes d'inégale valeur de Michel Rivard font aussi partie de l'album. Un premier, « la Femme d'or », belle réussite, chanson de la séparation

douloureuse, de la jalousie et de l'inquiétude ainsi engendrées : « Seul sur la dune/espion d'amour/mes yeux jaloux/lui font la cour ». Un second, « Toujours vivant », texte moins convaincant non pas en raison de son contenu qui en fait une chanson de lutte (sans la turlutte) mais plutôt à cause de sa trop grande ressemblance avec ce que Plume Latraverse a déjà écrit pour Boulet. À bas la redondance !

Parlant de Plume, il y va lui-même de deux textes dans *Rendez-vous doux* et, ma foi, il vise dans le mille, coup sur coup, faisant de « Plus ou moins » et « Deadline » des chansons à la fois signifiantes et touchantes. En passant, il serait grand temps qu'on arrête de snober M. Latraverse et qu'on reconnaisse son talent exceptionnel, lui qui a l'audace et l'intelligence de se moquer éperdument des institutions et de leur sclérose (sans plaques). L'intégrité sur deux pattes.

Cet album de Gerry Boulet mérite le succès qu'il remporte car il est bien structuré, côté textes et côté musique. L'interprète Boulet se tire toujours aussi bien d'affaire, dans un style qui lui est propre, bien que moins « rock and roll » qu'à l'époque d'« Offenbach ». Vivement le prochain !

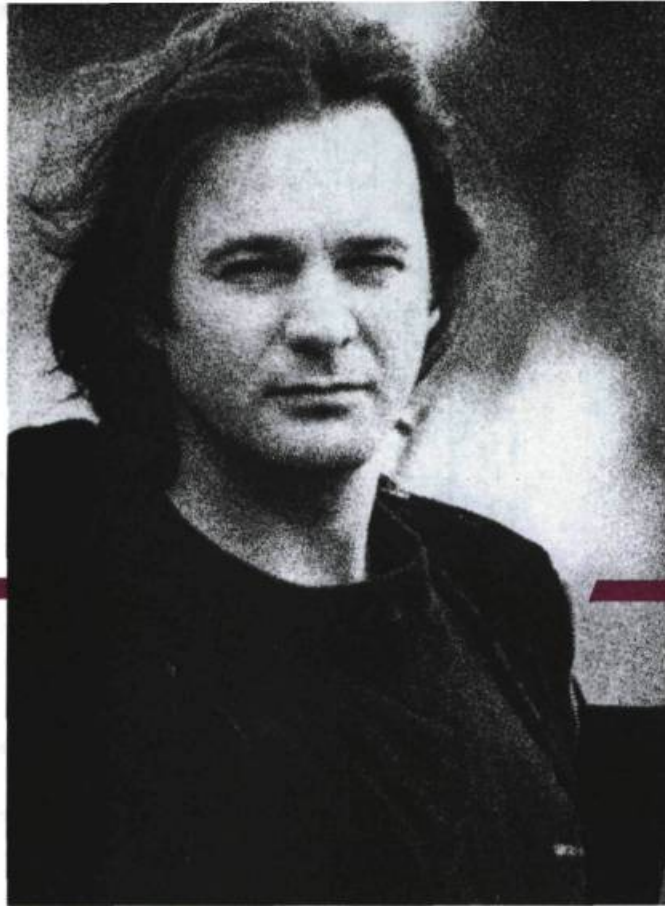
### Robert Charlebois

Autre retour qui fait jaser, c'est celui de Robert Charlebois. Notre ex-rockeur national traîne avec lui sa légende, et que c'est lourd à porter le poids d'une légende ! Demandez-le à Vigneault, à Ferré et aux quelques autres. Et pourtant, à l'entendre parler, Charlebois ne se réclame de rien ni de personne. Il affirme n'être qu'un simple auteur-compositeur-interprète à peine au-dessus de la moyenne, qui écrit ses « tonnes » et qu'on doit considérer comme tel, sans plus ! Façon comme une autre de s'enlever de la pression des épaules.

Sa plus récente production (*Dense*, Solution SN-804), sans être à la hauteur de sa période « Lindbergh », me semble intéressante à plusieurs égards. À tout le moins, ce microsillon nous fait oublier le triste et précédent *Superposition*. Charlebois se manifeste ici comme un « chanteur à flashes » plutôt qu'un transmetteur d'émotion ou d'intensité. Les clins d'œil à son glorieux passé sont légion, aussi bien dans les titres que dans les textes eux-mêmes : « J'veux pu qu'tu m'aimes » pour « J't'haïs » ou « J'veux d'amour », « J'savais pas » pour « Je l'savais », « Vous me manquerez » est une ma-







nière d'« Ordinaire » à la sauce 88 de même que « Piano-bar » est la version contemporaine de son « Jos Finger Ledoux ». Charlebois ne veut plus qu'on lui parle du passé et pourtant il s'y rapporte constamment en allusions. Curieux paradoxe.

Dans « Yuppie », un excellent texte écrit par son cousin poète Jean Charlebois, on retrouve le Charlebois baveux, incisif, cynique, période « Entr'deux joints ». Ça fait du bien. Dans « Madonna Tremblay », c'est, mine de rien, le portrait de toute une génération d'adolescents fascinés par les stars anglosaxonnes tracé en quelques lignes. Hier, les Marilyn, Elvis, aujourd'hui les Madonna, Michael Jackson. Plus c'est loin, inaccessible, plus ça intrigue, plus ça attire. La chanson cerne bien le phénomène. « Le p'tit bonhomme gris », chanson de tendresse, se veut à la fois un hommage au violoniste Philippe Gagnon et à René Lévesque « qui a pris tous nos rêves avec lui ». Charlebois l'ambivalent, fasciné à la fois par Lévesque et Trudeau. Intègre ?

« Cette chanson-là », écrite par Didier Barbelvien, est ratée, à l'image de ce que font bien des Français lorsqu'ils essaient de créer pour des Québécois dont ils ne perçoivent pas la sensibilité propre. Ça ressemble à une adaptation truffée de mauvais parisianismes. Poubelle !

*Grosso modo*, on peut dire que Charlebois nous offre un album assez bien balancé, avec quelques faiblesses mais aussi des points forts, enrubanné d'un enthousiasme qu'on ne lui avait pas connu depuis des lunes.

## Paul Piché

Passons finalement à la plus intérieure, à la plus introspective des productions commentées, celle de Paul Piché, intitulée *Sur le chemin des incendies* (Audiogram AD 10023). Pourquoi un pareil titre au microsillon ? Parce que ça brûle de partout là-dedans. Ça brûle du feu des blessures amoureuses, des plaies ouvertes qui tardent à se refermer. Ça hurle comme le loup blessé dont l'environnement est brûlé par les pluies acides. Ça crie à l'urgence de sauver, de protéger une langue, un « château de sable », avant qu'il ne soit trop tard. Cet album est une plainte, souvent noire, comme l'allure graphique de la pochette, qui pose plus de questions qu'elle ne trouve de réponses. Un microsillon d'une rare intensité.

Le plus touchant, c'est que l'on sent derrière tout ça un être qui souffre — ou qui a souffert — nous livrer avec pudeur l'essence de ses déchirures. Ce n'est pas pleurnichard, plaignard, c'est profond, senti, vécu. La chanson « Car je t'aime », une espèce de « Ne me quitte pas » de Brel, mais construite par l'absurde, par l'inverse, en est une belle illustration. De même qu'« Étrange » où Piché souligne qu'« hélas il n'y a rien d'étrange aux cœurs esseulés ». L'amour et la haine, sœurs de sang, se côtoient fréquemment sur l'album. Cela donne, entre autres, une chanson magnifique, « la Haine », la toute dernière de l'enregistrement. C'est un poème bien ciselé, de facture classique avec rejets et re-

tours, montées et descentes musicales qui viennent vous prendre quelque part à l'intérieur. Il y a un peu beaucoup de Ferré là-dedans. Cela dit sans péjoration.

Le Paul Piché qui fustigeait, qui critiquait à bon droit certaines de nos institutions (« les Pleins »), se fait plus discret sur ce disque teinté des couleurs de l'intériorité. Mais il n'occulte pas tout à fait la revendication, y faisant référence à deux ou trois reprises dans des chansons telles que « J'appelle » ou « L'École des trois boutons ». Dans « J'appelle », c'est un cri d'alarme lancé pour la protection de la nature à travers un propos écologique depuis longtemps cher à Piché.

« L'École des trois boutons », une critique douce-amère, empreinte d'un léger cynisme, prend les petits séminaristes, les collégiens aux vestons à trois boutons comme cibles. Rien de bien méchant, mais plus profond et lucide qu'on pourrait le croire à prime abord : « Les p'tits monsieurs n'ont pas vieilli/C't'un mauvais pli qu'ils ont acquis/Apprenant trop bien leurs leçons/d'la p'tite école des trois boutons ». Un excellent Piché, donc, à tout le moins aussi intéressant, en ce qui me concerne, que les récentes productions des Rivard, Dubois et Séguin.

Je m'en voudrais de terminer cet article sans glisser un mot sur le microsillon des Fêtes que Claude Dubois a réalisé il y a quelques mois. Noël est, bien sûr, passé, mais le disque reste et, s'il se retrouve sur les tablettes des disquaires au prochain Noël, n'hésitez pas à vous le procurer. Car Dubois a relevé le défi d'écrire des chansons originales, intelligentes, sur un thème aussi « casse-gueule » que celui de la période des Fêtes. C'est un produit surprenant, tendre, questionnant lorsqu'il se doit, pas « quétaine » pour deux sous. En tout cas, on ne pourra sûrement pas reprocher à Dubois de ne pas essayer d'étonner les Québécois et de s'asseoir sur son cul de vedette ! (Cadeau, Pingouin PN-109)